



UGO ET
SANDRA

El Niño est un phénomène climatique naturel pouvant provoquer des événements extrêmes, comme des sécheresses, des incendies, des inondations violentes, ou une raréfaction des poissons en surface.

El Niño se caractérise par une hausse de température à la surface de l'eau. Ce phénomène se produit principalement dans les régions de l'Est de l'océan Pacifique au niveau de l'équateur, mais affecte également le reste de la planète. Il perturbe les circulations océaniques et atmosphériques de toute la région Pacifique. Il s'agit d'un phénomène d'une durée de quelques mois, qui se produit régulièrement, à quelques années d'intervalle, de façon aléatoire.

Les chercheurs ont encore du mal à comprendre les origines de l'apparition d'un cycle El Niño, et ses variations en durée. L'impact du réchauffement climatique sur El Niño est lui aussi mal compris, mais on s'attend à une intensification des événements extrêmes engendrés..

« Le ciel... »

Ugo, les yeux grands, tout verts, donnait cette impression d'un enfant qui trouve une erreur.

– Le ciel...

– Quoi le ciel ?

– Le ciel... il pleut.

Les premières gouttes étaient arrivées de nulle part, comme d'habitude ; on avait conclu que c'était le ciel, et on avait dit que c'était normal, comme pleurer. Dans les brèves perturbations du vent, Sandra avait saisi au vol un sentiment de terreur panique, d'erreur pratique – peut-être la même qu'Ugo. Elle avait l'intuition certaine, le pressentiment immédiat, si bien que son premier réflexe, lent, mesuré, fut de prendre son frère avec elle et de courir en perpendiculaire à la pluie.

Ça avait commencé plus fort que d'habitude, l'eau qui brûle, les poissons qui s'en vont. Les pêcheurs s'étaient faits à l'idée : ils profitaient de l'aubaine pour entretenir les bateaux et passer du temps avec leur famille, réparer ce qu'il y avait à réparer. Décembre serait joyeux. À l'approbation du petit Jésus hochant la tête, on tenait le phénomène comme naturel. Lui, s'attachait à couronner un Noël ou deux chaque dix ans pour ne pas se faire oublier. Oui, c'était naturel, comme un écart périodique qu'on intègre trop facilement dans les calculs de vie. Plus loin dans les terres, on accueillait l'évènement comme on pouvait, c'est-à-dire exactement comme le reste. Ce que l'on savait : ça avait commencé plus tôt, et ça avait commencé plus fort.

Sandra menait bille en tête, avec en elle œillets et chrysanthèmes, elle refaisait le chemin parcouru mille fois. Distraite, elle s'était toujours contentée de rejouer l'itinéraire depuis l'échappée jusqu'à la maison, sans faire attention à ce qui pouvait se trouver entre les deux points. Tout lui retombait sur la tête à présent, comme si le bruit autour, les arbres et les collines, les maisons qui s'entassaient là depuis toujours, comme si le monde naissait à nouveau devant elle, et sur ses côtés elle était assaillie de nouvelles images, attaquée de toute part. La vision ainsi élargie, elle se sentait petite fourmi, mais noyée



dans le torrent d'informations et séparée du reste de ses semblables. C'était pourtant là, dans sa course forcée, qu'elle s'était mise à les sentir fort, vraiment fort autour d'elle. Il faisait sombre mais derrière les barreaux de pluie soutenus, Sandra n'apercevait que trop bien l'eau qui venait s'amasser et les habitants qui s'activaient dans tous ses sens. Elle devinait déjà leur calme panique tandis que le vent finissait d'accumuler les nuages, de les noircir en les compactant.

La maison n'était plus très loin alors, Sandra la voyait se rapprocher timidement. Au bout de sa main, il y avait Ugo, un autre genre de phénomène. Ils n'étaient pas vraiment frère et soeur avec Ugo, c'était compliqué, une histoire de grands qui avait eu lieu entre leurs deux naissances, une petite histoire de grandes personnes. La maman était la même, la même avec les deux enfants ; c'était sans doute la raison pour laquelle ils se vivaient pleinement frère et soeur. La famille qui présente l'amour comme une évidence, les amis qui donnent le change et réclament l'égo, Sandra et Ugo n'avaient écouté personne. Ils s'abritaient l'un de l'autre et leur amour trônait sur un régime de tendresse et de protection. On avait dit que c'était rare, on avait dit que c'était précieux. On peinait à trouver d'autres exemples dans le coin. Les anciens sortaient toujours un sourire en regardant chahuter les inséparables, comme saisis de voir le lien qui les attachait se tordre dans l'air sans jamais rompre. Quelqu'un avait décrété – ou c'était eux - que les disputes à répétition resteraient des jeux inoffensifs, qu'à deux ils seraient plus forts.

Ugo était légèrement plus vieux, Sandra légère sous l'oeil naïf, et tout se faisait équilibre et harmonie, et tout se complétait parfaitement. Dans leur souffle, parole d'or et promesses d'ores et déjà tenues ; bien que dans leur souffle on trouvait vents contraires, courants chauds et froids, cycles de mort et de vie. Ils se complétaient l'un l'autre comme le Niño et la Niña.



L'oncle Rojo avait expliqué ce qu'était le Niño. Le frère et la soeur avaient bu ses paroles comme à leur habitude, tel un flot amer mais sucré d'aguardiente. Ils savaient que c'était dans le fil du vent que se trouvaient l'origine et la fin de tout, puis sans doute le reste. Ugo était né de cette nuit-là, où la tempête bat les foules de mâts et les vagues roulent sur la terre. Une force mystérieuse, en rafale, déchirait l'intérieur et l'extérieur du monde, aussi Ugo n'avait quitté la tempête que pour se réveiller dans un cyclone. Quel désastre, ce trou de lumière dans la sombre épiphanie. Alors on avait dit que c'était un miracle, Ugo était un miracle, mais ce n'était qu'une façon de cacher le malheur. Un tour de passe-passe qui devait s'éterniser pour les deux gosses, bien obligés de vivre et de vivre avec ; sans doute devaient-ils le ranger négligemment, ce malheur, dans leur coeur ou dans un poumon, pour qu'il puisse exploser un beau jour et se répandre.

Ugo s'était déjà surpris immortel, véritable dieu des temps. Témoin de la naissance du monde puis des matins quelconques qu'il nommait « les indifférents », il avait cru faire corps avec les éclats de pluie qui s'éteignaient dans le sable. La sensation était passée, comme toutes les autres, et l'enfant aux yeux émeraudes avait récupéré son naturel discret. Il restait pourtant persuadé que le moment venu, il serait le plus courageux car le plus peureux, il se ferait casse-cou insouciant, du type agir avant réfléchir. Oui, Ugo avait peur, c'était une constante, presque la seule zone de certitude de son esprit quand tout semblait se noyer dans le gris de la fin du monde. Personne n'avait osé la dire comme une lente histoire prospère, comme un signal qui radote, un va et vient austère mais tranquille. L'anxiété avait pourtant choisi cette apparence-là, de calme toujours prédisant la tempête, mais ce n'était ni une position stable ni souhaitable.

Là encore, Ugo bourdonnait de l'intérieur. Il pensait à Maman et à Rojo, estimait à zéro les chances de les retrouver à la maison, mais pourtant considérait la possibilité. « L'animal est à la nature ce que l'eau est à l'océan » : c'est ce qu'il aurait dit, Rojo, avec son flegme de sage endimanché. Ça devait aussi



marcher avec la pluie, pas sûr. Ugo allait de toute façon garder cela pour lui. La machinerie dans son crâne d'enfant, pleine d'apprentissages-erreurs et de probabilités, calculait avec moins d'entrain les possibles peu avantageux. Qu'importe, une autre certitude courait à ses côtés.

Sandra aux cheveux fauves, au regard d'où, au regard vers. Sandra aux terribles sourires qui vous observent. Un défi qu'elle formule comme ça, à chaque instant, comme si le monde lui devait quelque chose. L'iris avec une étrange forme et couleur noisette. Sandra jouait le courage pour ne pas avoir peur : dans la différence imprimée sur ses yeux, elle avait trouvé une raison d'aimer un frère. Et dans cet amour, elle avait cherché de quoi se sentir courageuse.

Sandra savait le comment ; sans doute qu'elle aurait su quoi, si on lui avait dit quand, sans doute qu'elle aurait pris part et pris peur. Tout cela se bousculait dans sa tête. Mais surtout, Sandra avait compris le principal : il n'y avait rien à comprendre. Il fallait seulement jouer avec son esprit, l'éprouver ; il fallait extraire de ses circonvolutions le miel de vaguelette, et à chaque moment, découper un fragment de réponse et le serrer contre soi. Carrément l'imprimer, le losange, l'hexagone – qu'importe – l'ancrer dans sa peau comme les gens se tatouent parfois à l'aiguille. Cela ferait armure. Depuis le départ, elle construisait une collection splendide de souvenirs acharnés, à venir chercher, autant de rêves qu'elle pourrait invoquer les yeux ouverts. Elle avait sauvegardé l'espoir de chacun des précieux chapitres, et se frayait un chemin entre les détails appris par coeur. Malheureusement, un mouvement contraire émiettait sa mémoire, laissant comme survivances les moments envahis par le trouble et l'angoisse. Très vite, elle avait su que les rivières de boue reviendraient.

Le coton qui remplit le ciel semble s'étendre encore d'avantage, se gonfler de gris noir. Tout s'enchaîne. Zoom arrière sur cette course contre la montre : deux formes qui se débattent au vent, deux flammes qui résistent encore et vacillent. En trombe, l'eau s'écroule comme un plafond qui cède. Et les



jambes qui brûlent, et le corps qui se consume. La pluie bombarde sans pitié, fait relative la notion d'abri. Et les pieds lourds qui s'enfoncent dans la boue, qui glissent, se risquent dans les flaques.

Derrière, il y a le ciel renversé sur l'océan, le monde qui se partage en deux et tous ceux piégés entre l'infini des deux géants. Et devant, il y a la montagne qui dégringole. Il fallait se sauver. Il fallait atteindre la maison jaune, trouver maman, s'abriter en elles. Il fallait prier pour que la pluie s'arrête et comprendre qu'elle continuerait toujours. C'est main dans la main, doigts tressés, oubliés, qu'Ugo et Sandra atteignent la maison.

*

**

Les vents du Ciel sur la Terre.
Ils percutent, foudroient.
Les murs tremblent de peur.
Rentrer et grimper l'escalier.
Sandra trébuche sur une marche, ses habits sont noyés.
La douleur percute, foudroie.
Sandra reprend son lent travail de hâte.
Elle renifle, s'essouffle, et Ugo c'est pareil.
Ugo perd son calme, ses habits sont noyés.
La peur circule, ou le froid.
Ugo pleure à voix basse, jette des regards de dément.
Il percute, foudroie.
Le vent siffle dans les trous, les fausses fenêtres.
Les murs craquent, le bois soupire.
Les deux enfants s'abritent ou peut-être s'emprisonnent.
Une vraie fenêtre rompt et la tempête s'engouffre à l'intérieur.
À l'arrière de leur tête, c'est une lente musique.
Ugo récupère une lampe torche, ça ne marche pas.
Il casse l'opercule, fou de rage.
Sœur et frère se recroquevillent sur leur propre corps poisseux.
Ils se plient en boule, se rangent l'un contre l'autre.
Enfants perdus, là, tout droit.
L'un contre l'autre, dans le coin de la pièce.
Contre le mur central.



Dans les entrailles.
Les fous à lier nés dans la mère tempête.
Uppercut, dans le foie.

Ugo n'ose pas regarder.
Il n'ose pas se lever, sortir la tête de la maison.
Sandra le retient de toute façon.
Elle s'accroche, il sent ses ongles.
Mais Sandra est là, et elle n'est pas là.
Un autre courage : elle s'est échappée dans un souvenir.
À quelque mois d'ici.
Ce qu'elle voit : la fête, les couleurs partout.
La joie exubérante, les allures de cartoons.
Des raisons de vivre.
Le goût sucré dans la bouche et les cigarettes du petit copain.
Des sourires fous où les gens dansent, jetant leurs corps partout dans la mesure.
Ils maîtrisent la folie, ces piqués.
Mais très vite, la musique devient trop bruyante.
Le bruit devient trop bruyant.
L'orage revient en rythme, et le tonnerre.
Il percute, foudroie.

Blottis sur son côté, elle protège Ugo de sa peur. Ils restent comme cela pendant un temps qu'ils sentent passer au ralenti. Puis Ugo se lève face à la fenêtre, il tient les murs avec les mains de crainte qu'ils s'effondrent. Arrive l'apnée forcée, silence, pour pas que le danger nous trouve, et pourtant sortir c'est déjà foutre un pied dans le trou, et une tasse d'air qui cogne la gorge.

Dehors, c'est rapide. Ça ravage tout. Ça s'approche comme un vacarme, ça fait un silence terrible. Ça engloutit - c'est une bête vorace, qui mange l'espoir, qui répand la peur en dégueulant. Et dans les coeurs et les maisons dévastées, on s'accroche à ce que l'on peut. Partout les visages-panique, et il faut scruter les points vitaux, déceler les priorités, maîtriser le corps pour fixer l'esprit. L'art martial, brutal ; l'humain devient surhumain, la vie devenue survie. Ugo compte à rebours.



Dehors, il le voit bien, le flot marche au ralenti, quoique des bouts de maisons dévalent la colline en courant. Quelques cris, mais des automates qui se soulèvent et qui avancent machinalement, quand d'autres sont emportés. Il y a urgence, mais dans le sang ; il y a urgence, mais le sang abreuve les mouvements précis et nécessaires de la survie et du lendemain gagné. Les jambes d'abord qui se portent elles-mêmes, et les bras actionnés en angle droit, avant d'être trimballés d'un côté, de l'autre, pour agripper les bricoles, déplacer les portants, compter les proches.

Sandra s'est relevée, elle s'accroche une fois de plus à son frère ou c'est lui qui manque de tomber. Ils se relèvent ensemble, elle marque un temps avant de réaliser : dehors, c'est un torrent de boue. Et maintenant, ce sont des pans entiers de terre qui se déplacent, tectonique des plaques, ce sont des continents qui se marchent dessus, qui se craquent, s'amassent, se rencontrent en fracas. Une dérive et à la fin, cela ressemble à un bout de terre qui tombe misérablement sur un autre, comme s'il glissait en se freinant, sauf que le bruit est terrible. Sandra, tout en réflexe, se bouche les oreilles ; sans doute qu'elle aurait mieux préféré se cacher les yeux des naufragés de la boue, rendus muets par la coulée qui remplit la gorge de terre. Elle pleure mais elle n'en a pas vu un seul : ils disparaissent comme noyés dans un rêve, où une brume épaisse et bruyante ramperait au sol.

Ça ne leur a pas échappé, il y a comme une erreur dans la matrice de vitesse, dans la relation entre le monde et ses objets. Il y a de la lenteur dans l'accélération démente. Les coups de vents à la trajectoire erratique ont maintenant quadrillé l'espace. Ils apparaissent à l'oeil lorsqu'ils touchent le monde, et ne se contentent pas d'effleurer. Des bourrasques chamarrées d'improbable se sont glissées dans l'entre-flanc de montagne pour imposer leur joie, et leur loi s'est instaurée : c'est le couvre-feu. Des salves en virage, courses folles et indécises, écrivent dans le ciel on-ne-sait quelle prophétie, que les gens attrapent au vol comme par réflexe. Déracinés, les humains - comme les palétuviers. On les voit se courber, distribuer la



pression sur tout leur long pour la maîtriser. Mais ni le vent, ni l'eau n'ont posé de question, du moins n'attendent de réponse. Et tous se laissent emporter, les racines arrachées à l'air libre. Heureusement, la folie sauve les âmes.

*

L'instant d'après, seulement d'après. En bas, la cuisine est déjà inondée ; l'eau s'est faufilée jusque dans les hiatus. En haut, la pluie acide continue d'attaquer la tôle. Ne regardez pas trop longtemps, on pourrait voir l'eau monter. Ugo se surprend à dériver le regard sur le plan d'eau qui tapisse le petit rez-de-chaussée. Il voudrait faire un choix plein de justesse, donner à voir un peu de courage à sa soeur et la rassurer. C'est lui le grand à présent : Maman n'est pas là, l'oncle Rojo non plus. Elle est à l'autre bout du village, et Rojo dieu sait où, parti livrer l'eau en citerne à des villages entiers, du moins qui l'étaient.

On entend un cri qui déchire le ciel, suivi d'un appel à l'aide gémi, lâché presque délicatement. C'est peut-être le sol qui s'est dilaté, une doline qui s'est ouverte pour libérer les plaintes de la Terre. L'appel à l'aide ressemble à un chant, une ode aux lentes tempêtes, stagnantes, qui s'abattent sur la surface comme une malédiction et qui abondent, tant qu'il reste encore un rien agrippé au monde. Ce chant-là semble se destiner à Ugo et Sandra ; il a traversé la pluie pour tambouriner sur leurs oreilles et leurs tempes de pourpre.

Ils se regardent, interdits. C'est proche. Sandra percute tout de suite :

– Je vais voir.

Ugo n'a pas le temps d'amorcer même un début de contestation, qu'elle ajoute : « Je reviens, surtout reste là. » C'est sa parole qu'elle donne nue : « Je reviens », ce n'est même pas une promesse, c'est factuel : elle va revenir. Et Ugo va rester là, suivre cet ordre jeté comme un sort. Le garçon n'en revient pas car il y a quelques instants seulement, Sandra n'osait plus bouger, un phénomène étranger l'avait dépossédée de son



propre corps. Pourtant c'est elle qu'on retrouve dans les rapides du mouvement : elle enjambe la fenêtre, met le pied sur la tôle de la maison voisine, et lance sa course sur les toits.

Déjà il ne la voit plus. Ugo franchit la fenêtre mais c'est trop tard. Il crie son nom mais son appel à lui reste bloqué, car lancé du mauvais bord de l'averse. Ugo aussi reste bloqué. Il sent l'odeur de la pluie, ses sens sont aiguisés et les gouttes lacèrent. Mais ce n'est pas seulement le corps qui est paralysé, c'est l'esprit : la chaîne rudimentaire de la volonté qui s'est démaillée.

Sandra a suivi le chant. Avec des prises habiles, elle évite l'eau et progresse en hauteur. Elle arrive rapidement à la source du son. À quelques dizaines de mètres seulement, il y a une femme qui lutte contre l'eau, agrippée à une corde. C'est elle la chanteuse ; sa performance est prenante, le public est de boue. Son corps ondule, aspiré par le courant qui l'invite à suivre le flux, l'intégrer. Sa résistance n'en ressort que plus merveilleuse : autour d'elle se renouvelle une cascade dont jaillit semble-t-il toute l'eau de la Terre. La multitude se fond sur elle, bute contre son corps, éclabousse, lourde. De la pointe de ses pieds, notre diva se maintient la tête hors de la rivière souillée, pour gémir quelques notes supplémentaires. C'est un chef d'œuvre.

Il faut agir vite. Sandra n'est plus très loin de la femme maintenant. Elle reconnaît son visage : c'est une adulte du village qu'elle avait un jour trouvée anormalement jolie, mais elle ne se souvient pas lui avoir adressé la parole. Sandra s'approche encore ; malgré la peur et la prouesse vocale, les traits de la femme gardent leur beauté étrange. Et c'est une nouvelle Sandra, née de la chute du toit et de la course effrénée, qui se jette sur la corde. Elle tire depuis le noeud enroulé pour que la chanteuse puisse s'extirper du torrent. Cette dernière lui adresse un sourire de déjà-morte, désolée d'offrir un tel spectacle. Elle est désolée, surtout parce que le corps frêle de l'enfant ne lui sera d'aucun secours. Seulement, la Sandra criblée de pluie ne se résigne pas. Elle est aux prises avec un



phénomène plus grand qu'elle : la mort lente et ses incises, qui insiste. Mais l'altruisme, se dit-elle, ce n'est pas se jeter sans savoir ou savoir qu'on se jette à peine, c'est se lancer en connaissance de cause et en conséquence. Adossée à la colline, la cabane qui retient le cordage n'est pas passée loin de l'avalanche, c'est peut-être la maison de la chanteuse. Pourquoi s'est-elle retrouvée dehors ? Et puis qu'est-ce qu'elle fout là cette corde - comme s'il en pleuvait - c'est une sorte de sport, une épreuve c'est ça ? Sandra fait taire les questions, elle veut se concentrer sur le jeu physique qu'elle perd doucement, mais son esprit sans arrêt glisse.

Elle maudit cette corde, son diamètre pourtant qui rassure, ses fibres entremêlées à perpétuité. Le risque, là, c'est la chanteuse, c'est elle qui pourrait lâcher. Lassée de brûler ses mains sur la corde, elle pourrait laisser le flux lisse l'emporter. Sandra veut descendre d'un pas pour ajuster sa prise. Le mauvais ciel observe derrière son drap. Le sol glisse sous ses pieds et elle se déporte de presque deux mètres, suffisamment pour laisser son destin entre les mains du courant. Il y a maintenant deux animaux pris au piège à l'intérieur de l'eau. La peur qui toque, boue, et les bouffées d'air paniques.

Sandra ne tire plus, elle se contente de tenir bon, d'arrimer son corps rompu. La chanteuse est devenue un poids mort, muet. Une fraction d'elle s'en est allé avec les espoirs siphonnés par le courant. Elle plongera avec le reste. Sandra regarde la corde, elle est blanche. Tendue comme une main et qui s'étend, la corde blanche tressée. Elle est blanche, l'attache, légèrement recouverte de boue, mais ça doit s'enlever sans problème. Elle est belle, amarre solitaire et solide, elle vrille en l'air sans se détendre. Sandra sanglote. La corde est blanche, au départ elle est blanche.

À deux pas, presque deux pas, Ugo sur le toit, oracle au désespoir dans la tempête. Son corps ne lui appartient plus, reste seulement la pensée qui vagabonde. Dans la génétique bien ancrée de son esprit, il y a ordre de faire feu, de glisser vers la longue marche. Ses poings se serrent sans qu'il le demande,



prêt à se battre sans vraiment savoir contre qui, et il ne sait pas non plus ce qui l'a plongé dans l'onde saoule de rage où plus rien n'est déchiffrable ; peut-être qu'il s'y est noyé lui-même.

Ugo reste gelé sur place. Il rassure la frousse en se répétant sa mission, son bien-fondé : « Surtout, reste là ». Sandra le trouvera fidèle au poste pour l'aider à son retour, car elle va revenir. Ugo n'avait qu'à l'attendre sagement, il suffisait qu'il s'en persuade. Il avait perdu cette sensation naïve, qu'en se grandissant, qu'en brandissant son ombre au devant du faisceau de lumière, il effraierait quelques responsables, les pousserait à remballer tout, le gris et les cotons imbibés...

En vérité, il n'arrive plus à puiser dans sa peur le courage nécessaire, il reste bien droit, mais il s'est abandonné à une émotion familière, lui a confié ses frissons et l'incendie qui depuis toujours ravage son crâne. Pour un peu, son animalité reviendrait ; volontiers qu'elle referait surface, sûr qu'elle prendrait toute, oui toute la place. Ugo pourrait alors se sentir au monde comme l'eau à l'intérieur de l'eau, constituer un élément de ce tout et faire un choix : renaître dans le tourbillon ou dans la révolte... Sauf qu'il pleut. Il se sent seul là, ce n'est plus drôle.

L'eau tempête, l'eau trouble son esprit. Le brouhaha, c'était le vent constant - pire, la marée qui monte. Rempli d'eau, étendu en lui, un océan d'incertitude. Dans cette mer agitée où la houle harcèle, la promesse était un îlot de secours : s'approvisionner en espoir, improviser d'autres efforts. Elle va revenir, elle l'a promis.

Ce qu'il désirait, c'était les larmes chaudes des soucis confortables, celles des problèmes tièdes du divan, mais la pluie, algide, avait décidé de le transpercer et de creuser bien plus loin que Sandra ne pourrait jamais aller avec sa foutue perspicacité, et dans ses os glacés, à travers sa peau perméable, il ne se reconnaissait plus ; il n'y avait rien à faire, c'était naturel. Il y avait juste à attendre. Attendre au bord du vide qu'il vous attrape.



Chaque seconde qui vaut cent ans, chaque instant qui vaut mille, tout s'impose à lui et déborde. Tout, c'est ce nom qu'on donne aux bouts de rien qui s'aimantent, et vous voilà encerclé. À l'intérieur même. Elle allait revenir, elle l'avait promis.

Ce qu'il désirait maintenant, c'était la voir apparaître, comme une foutue fleur, la voir sourire comme si la fin du monde était reportée à plus tard. Voir sa fierté, à cette imbécile, là en plein sur son visage, tandis qu'elle montre l'issue. Depuis l'îlot refuge, il n'aurait qu'à tendre ses bras, nager la grâce, et la rejoindre. Il n'aurait qu'à traverser la crise et rejoindre l'archipel de ses bras, s'accrocher fort.

Mais rien ne se passe qui ne se soit pas déjà déclaré. Ugo peut actualiser la vue en fermant, ouvrant les yeux, il peut retenter son expérience du monde et compter les arbres qui manquent. Mais il n'y a rien qui ne se renouvelle. Il est forcé de reprendre là où la réalité s'est arrêtée, et de réunir fragments de souvenirs et cristaux de perception. Qu'il les ferme ses yeux, qu'il se concentre sur ce qu'il entend, et peut-être qu'il verra clairement son pouls dicter en lui la cadence infernale, les pulsions de peurs. Qu'il lève la tête, et le ciel qui surplombe finira de le décapiter.

N'importe comment, son cerveau était rempli de pourquoi-moi et de doléances à on-ne-sait-qui, dilués dans un liquide d'excuse. Semblables à des noyés convoitant la surface, se tordaient, se renversaient là les mots qui s'accouplent et prolifèrent à notre insu. Des contradictions surtout, avec leurs formes étranges, déchirées de rancunes, puis des imperfections, dans sa langue, et dans celle de tous les hommes afin de décrire le temps changeant, le moment qui s'installe. Des raisons quelque part ailleurs, enfin, à aller chercher pour supporter le destin sur ses épaules brûlantes.

Un son perce la bulle de gris. Demi-tour - révolte faste. C'est elle. La petite soeur disparue, la petite soeur qui n'allait jamais revenir. Ugo n'a pas le temps de décider, de combiner, jongler avec les concepts, il est déjà là à se projeter vers une Sandra



frigorifiée qui se débat encore, future gagnante d'une course qu'elle disputait seule et comme les autres. Ses mains se montrent vides, mais ce n'est pas grave : ses mains sont là, à saisir, à remplir. Ugo se trouve déjà dans l'eau, il a sauté négligemment. Son corps n'est plus qu'un réceptacle d'espoir et de mouvement, et l'espoir est un mouvement, et Ugo est lancé, et il se jette dans les bras de sa sœur.

**

Ses cheveux sont aplatis par l'eau et révèlent leur noirceur. Cela détonne avec sa gueule patraque. Sandra laisse sa toux la déchirer, la boue avait laissé à ses poumons une sale impression. Son frère la toise, comme pour vérifier que c'est elle, non pas une erreur, mais d'évidence c'est bien son alliée de toujours qu'il a devant les yeux. Il suit de loin sa ligne de rupture. Si elle devait être franchie, il serait là. Et sans rien se dire, les yeux ponctuant le mouvement, le frère et la soeur se disent tout.

Depuis le toit, ils aperçoivent quelques gueules sinistrées au regard abattu et sale ; le désespoir s'est abrité en eux. Pourtant la ville a des allures fantômes, les habitants se sont claquemurés dans leurs taudis en bouts de tôle. Avec cette foule hors d'atteinte, le frère et la soeur se sentent plus seuls que jamais. Ils tremblent encore de froid, de peur, et tout le courage est rassemblé dans des mains qui se tiennent, qui se serrent, scellées jusqu'à plus jamais séparées. En vérité, Ugo et Sandra sont noués par leur estomac.

Des catastrophes naturelles. Des catastrophes « nature », qu'on regarde de loin comme faisant partie du paysage. Qui avait couché les arbres à terre ? La même force qui les avait dressés ? Et qui avait terrassé la montagne ? Ce ne pouvait pas être la nature. Qu'elle se sabote elle-même, Sandra trouvait cela inacceptable. Elle avait essayé de comprendre, puis s'était reprise ; elle avait finalement conclu à un creux dans le raisonnement logique. Mieux, tout cela s'accordait spontanément avec l'absurdité ambiante : la marque de soda américaine sur son tee-shirt, la main jaune presque intacte et l'absence d'un père.



Ugo aussi avait quelques réclamations en tête : il n'aimait pas cette nature foutraque et hors-la-loi, barbouillée au réveil, qui se répandait, dégueulasse, sur l'impeccable humanité. Car le propre des hommes, c'est de s'oublier : s'ils existent, c'est qu'ils peuvent exister mal, c'est qu'ils pourraient ne pas exister. Et la nature se comporte comme force de rappel. Ce n'était même pas le désir d'ordre, mais l'incapacité à comprendre le vivant anarchique qui motivait Ugo et le dirigeait dans tous ses conflits internes. Même s'il y avait un ordre à toute chose, il n'en comprenait ni la logique ni la vertu.

Sandra lui avait expliqué le cycle de l'eau, ou c'était Rojo, il ne se souvenait pas. L'eau du Pacifique, l'eau des lacs et des rivières s'en va vers le ciel, où se forment les nuages, où se forme la pluie. Et ainsi de suite : à la fin, ça fait un. Ugo n'était pas sûr de tout comprendre mais ça n'avait pas l'air de le déranger. Pourtant il traquait l'erreur, se demandant si c'était sa faute à lui, si l'eau tombait, retombait sans trêve, et s'il s'était trop donné au ciel, pour que la voûte généreuse le lui rende comme ça en excès. Il n'osait pas pleurer de peur que ses larmes ne s'évaporent et se surprenait parfois à baisser le regard, fixer ses pieds. Il frotta ses yeux humides, il se souvenait maintenant : le cycle de l'eau, c'était Rojo, et Rojo avait dit aussi que la pluie, oui la pluie qui tombait nombreuse dans la zone était précisément celle qui n'était pas tombée plus haut sur la côte. Alors Ugo enviait les enfants de l'autre pays et les imaginait se baigner dans les rayons du soleil. L'étoile blanche était évidemment responsable, soit elle le narguait, le prenait de haut, soit elle brillait par son absence. Il la soupçonnait d'évacuer son trop-plein d'énergie de façon inéquitable. Tant pis, Ugo s'efforçait d'oublier le reste du monde car il lui semblait que c'était réciproque. Quelques saccades incongrues traduisaient encore son alerte.

Les voix ont fini par s'éteindre. Il ne reste plus que le vent qui crie dans les interstices. Calme plat mais glissant, propices aux idées noires malvenues. Corps exténué et pensées bien réveillées, un cocktail d'insomniaque. Ils demeurent là, chacun son matelas et sa position de dormeur raté. Ils verront Maman le



lendemain, ou le surlendemain. Ils feront le voyage en barque s'il le faut, ou c'est elle qui viendra les retrouver.

- Ugo ? On joue à un jeu ?
- Laisse-moi dormir.
- Je sais que t'y arrives pas de toute manière.

Après elle le déluge, se dit Ugo sans le penser. Il se retourne et plonge ses yeux dans ceux de Sandra, lui transmet une mimique de défi, l'air de dire : vas-y, essaye. Essaye de me faire rire. Il avait compris la tentative désespérée de sa sœur de lui remonter le moral, d'occuper son esprit simplement. Il l'aimait cette arracheuse de temps, Il la connaissait mieux qu'il ne se connaissait lui-même. Il avait toujours senti en lui un orbe grandi d'amour, qu'il essayait de lui renvoyer à chaque respiration et à chaque mot, fût-il mal choisi. Jouer à se faire marrer, chaque fois réussir, pas que ce soit très difficile.

- Allez ! steuplait, steuplait, steuplait !
- Pourquoi es-tu si pressée de perdre ?

Elle ne savait pas si elle devait rire ou l'insulter. Sandra, mauvaise, très mauvaise perdante, avait pris un jour cette mauvaise décision : elle ne perdrait plus. D'abord c'était bien trop désagréable, et de toute façon, il était plus sage de ne laisser aucune place à la chance ou à la compétition. Ugo, de son côté, préférerait perdre plutôt que de voir sa soeur malheureuse. En fait, ce qu'il préférerait n'avait pas d'importance : il perdait à chaque fois.

Ugo sourit, les regards sont joueurs. Le rituel s'enclenche sans qu'il ne s'en rende compte. Il résiste encore quelques instants puis se lance :

- Ne
- ... Cours pas
- Ami... car sinon
- Tu vas te prendre
- Les pieds dans une racine.



La règle était simple, enfantine : un mot, deux mots, trois mots... Chaque joueur devait continuer l'histoire avec exactement un mot supplémentaire, sans laisser la phrase perdre de son sens. Si jamais la phrase venait à mourir, on en lançait une autre, on reprenait depuis le début. Étrange ce qui se formait là ; à deux, ils ajustaient l'univers à leur bouche. Les histoires irréductibles comme les contes les plus classiques s'écrivaient dans le carré d'espace qui les séparait. Souvent, ils se laissaient aller à la frime, la poésie prenait la relève. Ils quittaient presque leur corps avec les mots prononcés.

Ugo commence à se prendre au jeu, Sandra rejoue :

- Je
- ... Voudrais manger
- Des tonnes de
- Fruits bien trop... sucrés,
- Ou les boire dans un...
- jus rafraîchissant et coloré comme le ciel.
- Sept t'as fait sept ! C'était six ! T'as perdu !

Sandra exulte. Ugo veut bouder, mais sa sœur semble possédée par le jeu, elle relance aussitôt les hostilités :

- Un
- ...Vieux Monsieur
- Regarde toutes les
- Couleurs du ciel... autour.
- Il
- Baisse les...
- Yeux et là :
- Paf, il ne voit...
- Plus rien, plus de couleur,
- Seulement... le sol... sous... ses pieds,
- Et le sol est trempé de gris.

Son sourire de gagnante retombe vite, elle a compris trop tard. Ugo se met à chialer. Sandra aurait préféré perdre cette fois-ci. Elle a bien prononcé sept mots, mais ce sont les mauvais. Il s'est retourné et se cache d'elle.

- Je suis désolée.
- ...



Le dos de son frère, mur de chagrin, lui oppose désormais résistance. Mais les cœurs se trouvent alignés et Ugo et Sandra partagent un sanglot.

*

**

Début de matinée bruyant, les dégâts sont infinis mais les humains poussent leur pierre. Détruire pour reconstruire, d'accord, mais on oublie toujours l'étape intermédiaire : déblayer les décombres. Dans la boue visqueuse et jusqu'au fond de l'eau, le bois des habitations et des arbres renversés est réuni. De grands amas de déchets flottent, paisibles. C'est le bonheur : puisque les rivières courent en bas de la maison, la journée se passe dans l'eau jusqu'à la taille et en larme jusqu'à la tasse. Nombreux sont ceux restés bloqués, relativement au sec et en hauteur, avec un sentiment de sécurité précaire mais de sécurité quand même. Les impatients attendent les secours, d'autres comprennent qu'ils auront le temps de s'ennuyer.

Il y a un aléatoire dans la façon dont les ruisseaux se sont mis à couler et certaines bâtisses, pourtant plus fragiles que les autres, sont restées intactes en échappant de peu à un sillon. Mais ici et partout, c'est un immense plan d'eau. Ajoutez-lui une dimension, une profondeur surprise qu'on devine à peine, qu'on expérimente surtout. N'allez pas oublier son teint marron-gris, son énergie de marée, son caractère intrusif. En plein milieu de la rue, mine de rien, le torrent emporterait n'importe qui. Des cordes et des échelles traversent d'un côté à l'autre, et de frêles barques voguent dans la nouvelle Venise, transportant des naufragés aux tons d'épave. Elles manoeuvrent entre les mesures démembrées et les arbres restés debout qui paraissent comme nés dans l'eau.

En aval, la crue avait choisi d'autres ordres de grandeurs, elle était venue s'étendre, mer de boue, et la nuit brune avait conquis l'homme jusque dans ses villes bétonnées. L'assaut s'était terminé avec l'aurore, et le vent qui avait fermé le couvercle était le même vent qui vidait maintenant les cieux. Ce qui a changé : les habitants ont gagné la vue sur la mer. Il y a eu, pendant le chaos, des gens qui sont revenus, qui ont fait demi-



tour pour sauver un souvenir ou une photographie. Ils serrent fort leur sèche-pleurs.

Un goût âcre et terreux accueille ses narines. En équilibre sur une longue planche, Ugo se rassemble autour de son centre de gravité : éviter l'eau est devenu un jeu. Ugo sent son ventre qui hurle un peu, il se battrait pour une granadilla. À la place, il est allé chercher de la soupe chez une voisine à la maison épargnée – il fallait le dire vite. Ugo porte la casserole comme un trophée. C'est brûlant, et gauchi par son poids, il manque de trébucher. À la maison jaune, Sandra l'accueille comme un héros, et à peine est-elle posée qu'ils se jettent symétriquement sur la marmite. Rire fou, éclaté de nulle part, les deux complices se roulent par terre. Des astres jumeaux qui se brillent dessus, qui dansent et qui pulsent, chanssonant la liberté retrouvée. Ce n'est plus ni la faim ni le froid qui pensent.

Ils discutent, se montrent parcimonieusement leurs nouvelles cicatrices, et on entend encore un rire, aussitôt grondé par l'orage lointain. Illisible à l'encéphalogramme, une joie violente les inonde : c'est la joie ignoble du survivant ou le souffle nouveau de celle qui aurait pu mourir, tout cela contenu dans un frisson, un bruissement de feuilles cueilli au vol, un ruisseau brun que l'on accueille dans les mains. Le noeud intense s'est résolu, et chacun de ses fils se tendent à présent, porteurs d'ondes. L'orchidée se déploie, toute tachetée et c'est magnifique à voir. Elle a rendu l'arme ; elle est vide de pleurs, fatiguée de pluie. Sous un régime de photons autoritaires, la fleur devient bientôt saturée de gouttes dorées.

Ugo se sent étrangement apaisé. La vague sereine qui roule en lui et les motifs stables en tourbillons dévoilent son coeur tendre. Les gens se parlent, se regardent, se consolent. Les quelques sourires qu'il trouve sur les visages rendent le sien plus facile. Ils sont de nouveau à leur place, entre les joues et les yeux rieurs, et se révèlent infiniment plus logiques que tout le reste. Ils sont chez eux.



Ugo sourit plus fort. Les rêves éveillés de Sandra allaient s'exaucer à nouveau, se parer des miroirs et brillances du réel. Ensemble, ils allaient retrouver Maman, Rojo, les copains du village, et tout recommencerait. Avec quelques plaies léchées en plus et des petits trous béants à colmater, ils pourraient reprendre le déroulement de leur vie, abolir le pulmonaire compte des secondes, jusqu'aux prochaines pluies...

Et Sandra ? Elle repense à la corde, la foutue corde. La vie devait suivre son fil, mais elle ne pourrait désormais plus l'ignorer : s'il y a des cordes, c'est pour nous sauver du trou dans lequel nous nous jetons périodiquement. Sandra lâche un soupir. Par un jeu de pensée, un mouvement d'esprit qu'elle ne qualifierait même pas d'effort, la corde soudain s'effiloche et se sépare en cordelettes de plus en plus fines, qui s'organisent. Elle s'est transformée. Voilà qu'elle pense aux attrapeurs de nuages, ces filets dressés sur la montagne afin de recueillir les gouttelettes condensées. Elle sourit à cette idée de toile d'araignée qui piège la brume, volant un peu de l'eau du ciel pour la redistribuer dans les collines arides. Le souvenir reprend, mais il a perdu son côté triste. Un souvenir comme un sourire, qui ressemble à un futur.

Ugo fixe Sandra. Elle est ailleurs.
Sandra pense aux corps qui dansent.
Elle les voit prendre leur place dans l'air.
Comme s'ils appartenaient au tourbillon.
Elle entend la musique qui guérit, et les couleurs autour.
– À quoi tu rêves ?





UGO ET SANDRA
CYRIL